Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 26

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186468

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mentés en raison des progrès de la végétation ; une plante qui commence seulement à végéter a beaucoup moins besoin d'être arrosée que celle qui est en pleine floraison. D'autre part, l'arrosement doit être combiné, de manière à tenir la terre dans un état constant, non d'humidité, mais de fraicheur, et être réglé sur l'état de la température. Les arrosements au pied de la plante ne suffisent pas toujours ; il importe quelquefois d'en arroser légèrement les feuilles, surtout lorsqu'il s'agit de plantes cultivées sur les fenêtres et les balcons des villes où les murs réfléchissent, en été, une chaleur brûlante qui sèche l'air.

Cette opération doit avoir lieu après le coucher du soleil.

Le moment de l'arrosement au pied de la plante varie avec les saisons; au printemps et en automne on arrose dans la matinée, et en été dans la soirée. Pour activer la vigueur des plantes, il faut les arroser avec une eau dans laquelle on a fait infuser du guano, du crottin de mouton où toute autre substance fertilisante

---

4] LE BOUQUET FANÉ

Pendant le dîner, M. Grosley fut aimable et affectueux, il raconta dans un langage original, imagé, ses voyages en Amérique, ses entreprises, ses spéculations, les luttes qu'il avait eu à soutenir avec les hommes et les éléments. Il y avait cependant dans ses rapports avec ses hôtes des nuances différentes et faciles à saisir.

Quand il parlait à Mathilde, sa voix avait un accent de tendre et sympathique protection ; il n'adressait la parole à la vieille fille qu'avec une expression de respectueuse déférence ; il l'examinait parfois avec un attentif intérêt, comme s'il avait cherché à éclairer un mystère, à découvrir la solution d'un problème.

Mais il trahissait à l'égard de Mme de la Ratais un sentiment d'irritation contenue ; il ne pouvait se défendre, quand il lui répondait, d'expressions presque acerbes, comme si elle avait eu le don de lui irriter le système nerveux.

Après le repas, Mathilde se mit au piano. L'instrument était mauvais, l'éxécutante très inexpérimentée; cependant il parut vivement ému et tomba dans une mélancolique rêverie. Mme de la Ratais lui en ayant demandé la cause, il fit une réponse qui semblait l'écho d'un chagrin longtemps comprimé.

— Mais enfin, lui dit-elle, vous êtes au terme de vos épreuves, vous êtes rentré riche dans votre patrie, il ne vous reste plus qu'à jouir de votre fortune.

— En effet, dit-il avec un sourire amer, je suis revenu riche, très riche, mais il me reste une grave préoccupation : que faire du produit de trente années de travail ?

C'est ce qui vous effraye ?

— Vous me direz que je puis bien, suivant l'expression vulgaire, les mangers à loisir ; mais j'ai calculé qu'en tenant compte de la durée probable de mon existence il me faudrait dépenser 800 francs par jour, ce qui ne laisse pas que d'être difficile pour un homme habitué à mon genre de vie. Je puis encore laisser ma fortune à des héritiers qui me béniront... si je ne les fait pas trop attendre, ou bien prendre modèle sur M. de Montyon, fonder des prix de vertu, faire des legs en faveur de telles ou telles institutions. Convenez que le choix est embarrassant.

— Il y a encore une solution que vous oubliez.

— Laquelle?

— Un mariage.

— C'est vrai, mais il y a malheureusement un obstacle.

— Vraiment ! lequel ?

— Un souvenir qui me poursuit depuis trente ans et dont le morceau que je viens d'entendre a encore avivé la vivacité, souvenir cher et triste qui jamais comme ce soir n'a obsédé ma pensée. Pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Peut-être pourrez-vous m'aider à retrouver la trace de celle à qui il se rattache.

Sa voix trahissait une émotion indicible, ses yeux étaient humides.

« — Je venais, reprit-il, d'être reçu docteur en médecine ; j'allai m'établir dans une petite ville voisine de la Rance ; ma famille était estimée dans le pays, j'avais quelque aisance. Un avenir heureux, sinon brillant, s'ouvrait devant moi. Parmi les motifs qui me déterminèrent à choisir cette résidence, était la certitude d'y retrouver une jeune fille que j'avais connue tout enfant.

» Mon imagination me la représentait revêtue d'une poétique auréole ; la réalité dépassa encore mes prévisions ; elle était parée de toutes les séductions de la beauté, elle était riche de toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui garantissent le bonheur du foyer auquel il est donné de les posséder ; jamais, dans mes voyages, je n'ai rencontré une femme qui me parût aussi digne de produire une impression ineffaçable.

» L'amour devint rapidement une passion qui absorba toutes les forces de mon âme; je compris que sur elle reposaient toutes mes espérances, qu'elle pouvait me tenir lieu de tout, que rien ne pourrait me consoler d'être privé d'elle. C'était une illusion, mais je me persuadai que son cœur était d'accord avec le mien, que nos vœux étaient les mêmes. Dans l'ivresse qui troublait sans doute ma raison, j'interprétais comme des encouragements mille détails qui avaient pour moi une éloquente signification.

» Un soir, je m'en souviens encore, c'était à la fin d'une belle journée comme celle-ci, nous nous étions promenés ensemble dans les sentiers fleuris, au souffle de la brise qui nous apportait les senteurs pénétrantes de l'aubépine et du lilas ; j'etais trop ému pour parler, mais je résolu d'atteindre le but et de brusquer le dénoûement. Je profitait d'un moment de liberté pour glisser dans un bouquet de camélias blancs, de roses et de jasmins, un billet dans lequel je lui exprimais en termes brûlants l'ardeur de mon impatience ; j'ajoutais que si le lendemain, à midi, sa fenêtre était ouverte, je me considérerais comme autorisé par elle à solliciter sa main auprès de son père.

» Lorsque je rentrai au salon, mon bouquet à la main, elle exécutait sur le piano, en s'accompagnant de la voix, le morceaux que je n'ai pu entendre tout à l'heure sans émotion,

» Sa mère remarqua mon trouble.

» — Qu'avez-vous ? » me dit-elle.

» J'alléguai la fatigue et annonçai l'intention de me retirer.

(La fin au prochain numéro.)

Pour paraitre prochainement : 3me édition du **Voyage de Favey et Grognuz**, augmentée de nombreux détails et de gravures. Prix : 1 fr. 20 pour les souscripteurs ; en librairie fr. 1. 50. On souscrit par lettres ou cartes correspondances.

Le bureau du *Conteur* se charge d'expédier contre remboursement, la Carte du canton de Vaud qui vient de paraître chez M. Rouge, libraire. Prix, sur toile, fr. 1,20 ; sur papier 90 centimes.

L. Monnet.

Imprimerie Howard Guilloud & Cie